



Par Éliane Patriarca Photos Erik Sampers

o8  
SPIRIT

# LAZ

## • le bourreau *de* Barkley •

Laz extrait un briquet de sa poche, l'élève à hauteur de sa barbe broussailleuse et allume sa cigarette. Aussitôt, sans autre cérémonie, les quarante coureurs groupés derrière la barrière jaune s'élancent sur le sentier. Un départ recueilli, rythmé par le seul bruit des pieds sur la terre. Très vite, les coureurs disparaissent entre les arbres de la forêt du Frozen State National Park. Confidentiel, ce départ dénué de musique, de commentateur, d'« animation », fait soudain ressurgir ce qui, il y a très longtemps, m'a incitée à courir, à savoir cavalier longtemps, partout. Ces lectures d'enfance qui racontaient l'exode des tribus indiennes devant l'avancée du front des colonisateurs, en quête d'or et d'Ouest. Hommes, femmes et enfants fuyant, la nuit, silencieusement, des heures durant, à la seule force de leurs jambes. Ici, dans ce qui s'appelle aujourd'hui le Tennessee, à trois heures de Nashville, près de Wartburg, c'était le territoire des Cherokee. Aujourd'hui, c'est dans cette forêt que se court « la Barkley », la course mythique, créée par Gary « Laz » Cantrell et que l'on dit la plus dure au monde.



**R**ares sont les courses qui affichent un aussi faible quota de finishers : 1 % seulement du millier de coureurs qui ont pris le départ depuis trente ans. Quelques chiffres suffisent à comprendre que cette course relève de l'enfer. Une boucle d'au moins 20 miles, à répéter 5 fois, de jour comme de nuit, mais pas toujours dans le même sens, 19 kilomètres de dénivelé, une barrière horaire de 60 heures, soit 12 heures par boucle, et 2 points d'eau pour tout ravitaillement. Un terrain miné par des lacs de ronces, un hors piste sans GPS ni smartphone, avec juste une carte et une boussole pour se repérer et 13 livres disséminés sur la boucle dont il faut ramener une page pour attester de chaque passage. Mais ce matin, ce qui me frappe, c'est le caractère unique de la « Barkley ». Une course minimaliste, sans sponsors ni publicité, sans balisage ni applis ni montre connectées. Un retour aux sources, à l'essence du trail. Un mélange hybride d'aventure, de camaraderie et de quête spirituelle, mitonné avec un humour pince-sans-rire par « Laz ». Car le grand manitou de la Barkley, Gary Cantrell, a créé la course à son image. Secrète et mystérieuse, comme lui, qui a adopté le pseudo Lazarus Lake pour préserver sa vie privée lorsqu'il a créé sa première boîte mail ; dure et brutale comme la wilderness qu'il affectionne, mais aussi parodique et drôle car Gary Cantrell aime aiguillonner les égos surgonflés des coureurs.

## Mythes et légendes

On le rencontre à l'aube du vendredi qui précède la course, dans un fast-food, devant une assiette d'œufs au bacon. Laconique mais souriant. Il nous guide jusqu'à la prison désaffectée de Brushy Mountain, où il va déposer l'un des treize livres. Le pénitencier semble tout droit sorti de Luke la main froide. Niché en fond de vallon, recouvert d'une chape de brume, ceint de grillages, miradors et fils barbelés. Lugubre. Sur le sentier qui longe la prison, Gary Cantrell, soixante-deux ans, marche lentement, accompagné de Little, son Jack Russel blanc et brun qui ne le quitte pas d'une patte. « Big », son alter ego, est resté dans la maison en bois près de Nashville avec Sandra, l'épouse de Laz.

Massif, la jambe raide et le rire homérique, des yeux bleus, mutins et clairs comme l'eau de roche, une barbe

et une petite queue de cheval poivre et sel, chemise de bûcheron et jean, Laz a toujours une clope au bec ou à la main. Au pied du mur d'enceinte, tout près de la rivière, il scotche la pochette plastique dans laquelle il a glissé le livre 10, qui s'intitule What did I do Wrong ? un clin d'œil facétieux. C'est exactement ici qu'en 1977, l'assassin de Martin Luther King, James Earl Ray, parvint à s'échapper de cette prison réservée aux pires criminels. Mais après cinquante-quatre heures de cavale, il fut retrouvé à seulement huit miles de la prison. Une sacrée mauvaise performance, raille Gary Cantrell, qui à l'époque enchaîne les ultramarathons et connaît très bien cette forêt où il aime venir randonner. Avec un copain, ils commencent à fantasmer sur une course longue et sauvage, en autonomie dans cette forêt.

## De l'échec comme certitude

La première édition voit le jour en 1986. La course qui ne fait alors que cinquante miles se fait vite remarquer car deux ans de suite, elle reste invaincue. Lorsqu'Ed Furtaw la remporte en 1988, Laz décide aussitôt de la rendre plus difficile. « Ce qui intéresse Laz, c'est de nous pousser au-delà de nous-mêmes, d'approcher au plus près de la limite de l'endurance », explique Ed Furtaw, soixante-cinq ans, et dix-neuf Barkley à son actif. D'année en année la distance, le dénivelé, le règlement ont donc été renforcés. Pour Gary Cantrell, il n'y a en effet « de vraie victoire que si la probabilité de l'échec est grande ». Dans la majorité des courses, on sait que bon an mal an on terminera. Sur la Barkley, au contraire, tout est fait pour provoquer l'abandon du coureur, pour mettre à l'épreuve sa résistance mentale et physique, son opiniâtreté. La plupart des concurrents se perdent et mettent des heures à rentrer au camp. Terminer ne serait-ce qu'une boucle est déjà un grand honneur, une fierté. Réussir la Fun Run (!), soit trois boucles, est réservé à une minorité.

« La Barkley te propose un environnement naturel très hostile. La question est de savoir jusqu'où tu peux aller », résume Fabien Duflos, journaliste sport, auteur d'un reportage sur la Barkley en 2012 pour Canal+, qui a achevé une boucle pour sa première participation



« The race that *eats* its young »



« Ce sont les coureurs qui écrivent  
*l'histoire* de la Barkley »





cette année. « Laz te propose un défi que tu n'imaginai même pas pouvoir tenter. Mais la Barkley est ouverte à n'importe qui : j'en suis la preuve, je suis un coureur moyen ! »

Nul ne connaît les critères de sélection de Laz, mais il opère toujours un savant dosage entre coureurs de haut niveau athlétique et novices, entre virgins et vétérans. Ce qu'il recherche ? « The right mentality », dit-il, des personnalités authentiques, qui sortent du lot. Christophe Lemur, quarante-deux ans, l'un des cinq Français sélectionnés cette année, est sûr que sa traversée de l'Atlantique à la rame en 2009 et sa volonté de s'orienter et de courir seul sur la Barkley ont été déterminantes.

Gary Cantrell s'est initié à la course à pied en 1966 avec son père ; il a continué à courir à l'université, puis s'est lancé sur le marathon et dès 1979 sur l'ultramarathon. Il a enchaîné ces longues courses par douzaines tout en écrivant dès 1981 pour Ultrarunning magazine et en créant des courses aux formats toujours plus originaux. Aujourd'hui, il ne peut plus courir ni même randonner : une maladie chronique dont il parle peu, des problèmes de circulation sanguine l'obligent à marcher lentement. Mais il garde chevillée au corps la passion de la course à pied et sa curiosité quasi-scientifique pour ce qui se passe dans le corps, le cerveau et l'âme des coureurs d'endurance, sinon des êtres humains, est insatiable.

## Courir comme métaphore

« Dans sa tête, Laz reste un athlète », observe Benoît Laval, le trailer-fondateur de la marque Raidlight en Chartreuse qui, pour sa première participation, peut se vanter d'avoir terminé deux boucles. « Derrière l'organisateur bourru et inflexible, il y a une personne généreuse et passionnée de course à pied. »

Durant la Barkley, jour et nuit, Laz attend les coureurs. Comme eux, il ne dort quasiment pas. Excepté la première nuit, de vendredi à samedi où il se retire quelques heures dans son van, histoire de jouer avec les nerfs des coureurs et de leurs assistants. Car parmi les espiègleries taquines de Laz, il y a ce départ dont personne ne connaît l'heure et qui peut advenir entre vendredi minuit et samedi midi. Le matin, nonchalant,

Laz déjeune, s'amuse à faire un peu de déco entre les arbres en suspendant les plaques d'immatriculation - le cadeau dont doivent s'acquitter les Virgins à leur arrivée, en plus de 1,60 dollar d'inscription. À 9 h 40, il finit par se décider à souffler dans une conque marine pour rallier les coureurs.

La nuit venue, pour supporter l'attente malgré le froid et le vent glacial du Tennessee, Laz revêt un long manteau de cuir et un chapeau qui évoque True Grit, le western des frères Cohen. Souvent, il somnole autour du barbecue alimenté en cuisses de poulet durant toute la course, et parfois, c'est l'incident : Laz chute de son rondin, la tête en avant. Le coup est rude, il passe le reste de la course avec le bras en écharpe mais refuse de se rendre l'hôpital. Nul autre que lui ne saurait jouer les juges de paix impassibles, recomptant derrière la barrière jaune les pages des livres que les coureurs lui confient à leur arrivée. Nul autre que Laz ne saurait accueillir avec autant d'attention, de complicité et de respect chaque coureur. Et lui ne raterait pour rien au monde une arrivée, et le récit du coureur.

« Hey man, what happened ? », demande-t-il, confraternel, à Gary Robbins, l'un des deux seuls coureurs à avoir entamé la boucle 5, lorsque le Canadien, trente-neuf ans, rentre au camp et annonce son abandon. Victime d'hallucinations par manque de sommeil, l'ultratrailer s'est perdu, a « jardiné ». Il se confie comme à un confesseur ou à un père spirituel. Laz l'écoute attentivement, l'étreint fugacement et appelle le clairon pour la sonnerie aux morts, le parodique signal de l'abandon sur la Barkley. Lorsqu'enfin, à une demi-heure de la barrière horaire, l'Américain Jared Campbell trente-six ans, déjà double vainqueur de la Barkley, pose sa main sur la barrière jaune, les deux hommes échangent un long regard avant que Jared ne s'assoit sur le « trône », un siège de camping bleu pour raconter sa course au milieu d'un cercle ému de frontales. Gary Cantrell aime à dire que « ce sont les coureurs qui écrivent l'histoire de la Barkley ». Mais leur source d'inspiration dans l'enfer de Frozen Head, c'est bien lui, le charismatique « Laz ». ●

*The Barkley Marathons, 2 au 4 avril 2016, Frozen Head State Park, Tennessee*

« Dans sa tête **Laz** est un athlète »